



# Petit Courrier des Dames,

*Journal des Modes.*

## MODES.

On serait tenté de s'étonner aujourd'hui, de voir avec quelle ardeur les plus gracieuses élégantes de Paris, les femmes les plus vouées au culte du monde et des plaisirs, vont quelquefois rechercher la société d'une aïeule, flatter les exigences d'une grand'tante ou les ridicules d'une vieille cousine. — On ne s'explique point d'abord les motifs d'un zèle si vif, et l'on en reporte tout l'honneur au sentiment de respect qu'inspirent la vieillesse ou les hautes parentés. Mais, par une triste pénétration du cœur humain, arrive le moment où se révèle le but important de si chaleureux rapprochemens, et la vérité apparaît sous d'antiques lambeaux de damas fleurdelisé, ou de *pou-de-soie* aux dessins de mille couleurs. Car, il faut le dire, pour posséder ces riches *vieilleries*, tellement à la mode dans nos salons d'aujourd'hui, il n'est

point de frais, d'agaceries, que nos jeunes femmes n'emploient auprès de leurs ancêtres. Et telle grand'mère, dont les sermons ont été repoussés avec perte depuis dix années, voit tout-à-coup sa petite-fille soumise, gracieuse et employant mille charmantes séductions pour obtenir la robe dont elle fut parée à la signature de son contrat de mariage, ou le jour de ses noces.

Qu'on ne nous demande point pourquoi cette bizarrerie qui fait ressusciter des goûts réprouvés depuis un demi-siècle; qu'on ne s'avise point de nous dire: « Comment se fait-il que ce qui hier était *horreur*, soit *grâce* aujourd'hui? » Qu'on ne nous témoigne point d'étonnement sur ce qui a pu produire un si étrange changement. A tout cela nous n'avons qu'un seul mot à répondre: « *C'est la mode.* »

Et vraiment la mode n'a jamais plus marqué son intensité que depuis l'exhumation de tous ces vieux accoutremens. Ce sont les femmes qui *font la mode*, celles dont l'élégance ne fut jamais réfutée, qui adoptent avec le plus d'empressement ces genres de costumes. Les robes de bal se sont les premières distinguées par cette innovation; maintenant elles se rapportent à toutes les parties de la toilette. Voici aujourd'hui que les plus jolis bras de femmes, des bras de quinze et vingt ans, nous apparaissent revêtus de mitaines en filet de soie noire, exactement comme celles que portaient nos grand'mères. En grande parure, c'est-à-dire en parures qui ne servent point à la danse, lorsque les manches des robes sont courtes, on porte des mitaines noires qui ont un pouce formant *pointe* sur la main, et s'arrêtant au coude. Rien ne sied mieux à la peau, ne dessine plus avantageusement la grâce du bras. C'est surtout pour les toilettes de diners que cet usage est agréable. Nous avons vu de jeunes personnes en porter avec des robes de moire rose et des ceintures noires. Tout cela était charmant.

Les manches se font presque toutes à double *sabat*, c'est-à-dire une manche berret séparée en deux parties, celle du bas beaucoup plus étroite, et descendant jusqu'au coude; en dedans du bras, près de la saignée, se trouve un nœud de ruban qui soulève et retient la manche, autour de laquelle on place une manchette absolument faite comme les anciennes *engageantes*; beaucoup plus longues en dehors du coude, et relevées en dedans.

— Le contraste des couleurs est admis dans sa plus grande opposition; ainsi nous voyons une robe de satin bleu ornée de nœuds de ruban orange ou souci; une robe lilas, ornée de rubans jaunes.



— Les mantilles de dentelle noire sont très en vogue. Il faut distinguer les *mantilles-écharpes*, des mantilles qui entourent le dos du corsage. Ces dernières se font aussi en dentelle noire, mais *véritable dentelle*, dentelle toute semblable à celle qu'on employait au vieil hôtel de Rambouillet. Les grandes élégantes s'en procurent à tout prix. Il n'y a pas de revendeuse à la toilette qui n'ait été interrogée, depuis que cette mode a reparu, pour savoir s'il ne lui restait pas au fond de ses vieux cartons quelques antiquailles de ce genre.

— La même manie existe à l'égard des vieilles robes, qu'on recherche avec fureur. Elles se paient horriblement cher aux personnes qui en possèdent encore quelques-unes.

— Quant aux dentelles noires, notre moderne industrie ne sera pas long-tems inactive devant ce nouveau goût. Déjà M. Violard (rue de Choiseul, n° 2) en a reproduit tous les dessins et les réseaux avec une supériorité qui laisse bien en arrière les élégantes garnitures de nos ancêtres; elles ont de plus l'avantage de la fraîcheur, et d'une modicité comparative dans les prix. On ne peut s'en étonner, en pensant que les anciennes dentelles que l'on retrouve, roussies et saupoudrées au fond de leurs cartons, se paient de 30 à 60 francs l'aune.

— Il se trouve maintenant à vendre aux magasins de la *Providence*, (rue Richelieu) de superbes fourrures ayant appartenu à la duchesse de Berry.

— Des robes de bal, d'une disposition charmante et du goût le plus heureux, se font aussi remarquer dans ces mêmes magasins.

— Depuis cet hiver, on a remarqué que les plus jolies modes qui aient paru dans les salons de Paris, soit comme coiffures, robes, ou costumes complets, sortaient de la maison Céliane-Martin (place Vendôme, n° 1). L'heureuse idée qu'a eue M<sup>me</sup> Martin d'adjoindre à la confection des chapeaux celle des robes de tous les genres, devait parfaitement réussir. C'était le meilleur moyen de bien établir l'harmonie d'une toilette, que d'offrir en même tems toutes les parties qui doivent la former. Ainsi, chez M<sup>me</sup> Martin, on peut juger tout ce qui sied et s'associe bien ensemble : robes, garnitures, chapeaux, etc. Il n'est point de femme qui n'ait apprécié le mérite d'un tel avantage.

## Qu'est-elle donc devenue ?

C'était un être tout rempli de grâce et d'intelligence. Il avait une âme jeune, fraîche, aimante, telle qu'on la possède au début de la vie, lorsque le monde n'a point encore déçu vos premières espérances, lorsque la puissance ne vous a point accablé de ses amers dédains, lorsque les cruelles dérisions de la fortune ne vous ont point frappé ; ou qu'on n'a point encore vu le regard d'un ami se refroidir à votre approche, que des palmes encourageantes n'ont point été refusées à vos jeunes talens, et que le sourire d'une femme ne vous a point trompé. Lui ne savait encore rien de tout cela sans doute, car son regard était brillant et pur ; jamais une idée soucieuse ne faisait rider son front, et sur ses lèvres le sourire précédait presque toujours la parole. Il lui manquait pourtant l'élément du bonheur, le fen de la vie, ce qui fait croire au ciel et embellit la terre. . . . Il n'avait rien à aimer.

Chaque matin il se levait sans que nul attendit son réveil. Le soir, il s'endormait sans qu'un regard ami vînt interroger son repos et bénir ses songes. Dans ces momens de vague, où les pensées semblent ne plus agir, où le cœur seul, livré à la mélancolie, ne s'agite que comme dans une existence idéale, tout à-la-fois douce, triste et sublime ; où il faudrait si peu pour faire sourire, si peu pour faire couler des larmes, lui ne trouvait rien à ses côtés qui s'intéressât à ses joies, ni qui lui demandât compte de ses tristesses. Alors il maudissait jusqu'à ses bonheurs isolés. Il les eût tous donnés pour comprendre le charme de partager un chagrin, un désir, et s'écriait : Ah ! si j'avais une mère !

Un soir, il m'aperçut au milieu d'une grande fête, à l'instant où je me baissais pour relever une rose tombée de ma coiffure. Ce fut lui qui la trouva, — il me la rendit, — sourit, et me choisit pour sa mère.

Qu'il faut peu de chose pour décider une vie !

Depuis lors, il m'apporta une rose tous les jours anniversaires de ce bal. Tous les jours où mon nom se célébrait comme une fête. Tous les jours où le tems, ayant fini de décrire ses espaces, commence une autre année sous les auspices de nouvelles espérances.



Mais au dernier de ces bals, la rose qu'il m'apporta était bien plus pâle et moins fraîche. Lui aussi, n'avait plus le même éclat dans ses regards; ses lèvres avaient perdu leur jeune pourpre, et sur ses joues s'étendait une teinte langoureuse. Cette triste allégorie oppressa mon cœur. C'était le premier pressentiment. Advinrent ensuite les sombres angoisses.

Quelques mois s'étaient passés, lorsque de gaies harmonies annoncèrent le jour de ma fête. Il me trouva loin de la foule joyeuse; car l'amitié a ses mystères comme l'amour, et plus que lui, peut-être, fuit l'ironie du monde. Cette fois, la rose qu'il me donna était presque entièrement flétrie. Sa tige était brûlante et ses feuilles retombaient humides et sans couleur. Je n'osai le regarder, lui, je sentais trop qu'il m'offrait un sinistre emblème, car le mal avait miné sa jeune existence, et sa physiologie n'était pas moins altérée que la fleur qui périssait sous ses doigts.

Oh! que j'aurais voulu retarder l'époque de la nouvelle année! Chaque jour me révélait les pénibles progrès de la douleur sur ce visage ami; chaque jour je fémissais de l'instant où, suivant sa cruelle pensée, il m'apporterait sans doute pour offrande une rose presque éteinte, abattue au pied de son arbuste, gisante sur la terre froide, stérile, et laissant encore après elle le parfum de ce qu'elle avait été. En me la donnant, pensais-je alors, aura-t-il la force de me dire: « Ma mère. . . . encore une fois, la voilà. » . . . . .

Et l'année à fini son cours, et une autre année à paru, toute belle, rayonnante sur des flots d'or et des nuages d'encens. Les anges ont célébré sa bien-venue dans les temples, et par tout le monde on a fait entendre des chants d'allégresse et des souhaits merveilleux. L'ami donnait la main à l'ami; le frère pressait sous ses lèvres le front de sa douce sœur, et le jeune enfant caressait endormi le sein de sa mère. Partout plaisir, félicité, transports! Seule, j'attendais toujours. J'attendais une rose. Je l'attendis le matin. Je l'attendis le soir. Et le lendemain même, et bien des jours encore je l'attendis. . . . et ne la vis point paraître. Qu'est-elle donc devenue? . . . . .

Cette nuit, je rêvai qu'une rose m'apparaissait au milieu d'un buisson de cyprès.

C. T.

# LES TRUANDS

ET

ENGUERRAND DE MARIGNY,

*Histoire du tems de Philippe-le-Bel,*

PAR M. LOTTIN DE LAVAL.

Voici un ouvrage écrit en conscience et après de longues études sur l'époque que l'auteur a voulu peindre. Les mœurs et les habitudes empreintes de rudesse de ces tems reculés ont été explorées, recueillies avec sagacité et rendues avec talent et exactitude, qualités assez rares aujourd'hui, où l'imagination seule fait tous les frais des ouvrages historiques, pour que nous en tenions compte à M. Lottin.

Le lieu de la scène est Paris, au quatorzième siècle, Paris sous Philippe-le-Bel, ou plutôt sous son premier ministre, Enguerrand de Marigny, grande figure qui domine le drame de ce livre dont il est le héros. L'action est une vengeance de femme, vengeance atroce et bien digne de la semi-barbarie du moyen-âge. Voici le fait : Babbie, aimée d'Enguerrand, coulait des jours que l'amour rendait heureux, lorsque l'inconstance, si naturelle aux hommes, vint troubler son repos et lui jeter au cœur une haine qui devait se manifester par un crime. Son amant a vu la belle Yolande, l'a séduite, et bientôt un tendre fruit vient resserrer les liens de ce nouvel amour ; quand Babbie, la jalouse Babbie, saisissant une occasion que le hasard lui présente, enlève à son séducteur cet enfant qui doit être un jour l'instrument de sa vengeance. — Ici commence le livre de M. Lottin de Laval. Dix-sept ans se sont passés, et la petite Bérengère, qui a été élevée avec soin, est devenue une femme accomplie. Ses charmes qu'on cite partout lui ont gagné le cœur de deux *cocquardels* du palais ; mais un seul a su se faire aimer : Oldus, le jeune et beau page du premier ministre, a fait palpiter la jeune fille. Par malheur pour les deux amans, Babbie, qui a son projet, a montré sa fille adoptive à un *capellen* \* riche et puissant, qui a

\* Nom des prêtres à cette époque.



conçu pour elle un amour fou. Après des détails gracieux et colorés où l'auteur déploie ses vastes connaissances du tems, et se montre à-la-fois poète, artiste et observateur, nous arrivons au moment que le peintre a choisi pour sujet de la vignette que nous offrons à nos lecteurs. — Oldus et La Têrouvaille, son rival, sont aux prises dans un duel qui doit finir par la mort de l'un d'eux, lorsque le prêtre mystérieux arrive au lieu du combat, assassine les deux jeunes gens et enlève Bérengère, Bérengère, la malheureuse enfant, évanouie à la vue du meurtre de son Oldus chéri.



Quel est ce prêtre qui emporte la jeune fille pour assouvir sa brutale passion, comme un ours arrache sa proie dans sa tanière pour la dé-



voré ? Que devient notre intéressante héroïne ? Voilà ce que je ne vous dirai point. Qu'il vous suffise de savoir que Babbie est satisfaite, que son horrible vengeance est exécutée, et que vous passeriez deux heures fort agréables à suivre les aventures des personnages que l'auteur a si habilement mis en scène. Je n'ai pas parlé des *Truands*, cette classe d'hommes si originale, si à part de tout ce qui existe ; c'est que l'espace me manque. Ils occupent le second plan et le fond du tableau sur lequel leurs traits farouches et repoussans se découpent en relief d'une manière large et hardie.

Nous sommes charmés d'annoncer que le succès que nous avions prédit à ce livre se soutient, et que l'éditeur, M. Hippolyte Souverain, prépare une seconde édition, in-12, qui paraîtra, ornée de nouvelles vignettes, vers la fin de ce mois.

---

LE SOLEIL, *Almanach pour 1833*. PRIX : 50 CENTIMES. Chez GOETSCHY fils et Cie, Éditeurs, rue Louis-le-Grand, N° 35, à Paris, et chez tous les principaux libraires des départemens. Cet Almanach, qui paraît pour la première fois, contient des observations astronomiques sur chaque mois ; le cours du soleil et de la lune ; le tems présumable des lunaisons et des jours ; les travaux d'agriculture ; les foires par départemens ; des histoires instructives, curieuses et amusantes, recueillies pendant l'année 1832 ; des recettes utiles ; et enfin, ce qui est strictement nécessaire à tout habitant de la ville et de la campagne. Des planches et de nombreuses vignettes retracent les événemens qui y sont rapportés : c'est le journal amusant de l'année 1832.

— L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers médecins de la capitale. Elle donne la beauté, elle raffermie et rafraîchit la peau, la préserve des rides, des impressions de l'air, de la poussière des bals et des spectacles, sans avoir les inconvéniens, soit des corps gras, qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte, qui dessèchent la peau. Parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient l'haleine fraîche. L'usage journalier de cette eau, est un puissant préservatif contre l'air contagieux. Les flacons de l'EAU DE NINON ont toujours figuré dans les cadeaux de noces et de jour de l'an. Un Prospectus accompagne chaque flacon, dont l'étiquette porte les lettres initiales de la personne du propriétaire : F. R. D. L., pour prévenir les contrefaçons. Cette Eau se vend au seul dépôt rue du Helder, n° 1, chez M<sup>r</sup> Sellier-Meslin, à la Mère-de-Famille.

On fait des envois à l'étranger et dans les départemens. — Les demandes franco.

*A ce Numéro sont jointes les planches 947 et 948.*

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr.

Avec une couverture. 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2. près le passage de l'Opéra.  
Coffure exécutée par M<sup>re</sup> Narcisse rue neuve des Mathurins N<sup>o</sup>. 31. ornée d'une parure  
en perles des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Bourguignon passage de l'Opéra. et d'une Robe des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup>  
Cartier Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2. Robe unique et Echarpes en gaze brodée dessous  
en Meire. Volant en Monde du M<sup>re</sup> de M<sup>re</sup> Glaxal rue Dauphine N<sup>o</sup>. 33.







# Modes de Paris.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Costume de soirée.

Des M<sup>rs</sup> de M<sup>r</sup> Girard tailleur rue Feytaud N.º 22 vis-à-vis la place de la bourse.  
Coupe de Cheveux de M<sup>r</sup> Rallin Palais Royal N.º 50.

Published by S and J Fuller

Ayuntamiento de Madrid



